

CATALOGUE

Les Cahiers archéobibliographiques (Première série)

- H.C. Anonyme, *Paris en 5839 (Songe) ou la Science-fiction condamnée par un tribunal en 1822*
0. Juliette M., *Billiardville, suivi de Fragments poétiques*
 1. J.-H. Rosny aîné, *Le Tigre*
 2. René Dunan, *Le Monde des Rondipètes*
 3. X. Phuziant & F. Mundzik, *Alglaive et Jacques Mérande, deux explorateurs méconnus*
 - 4/5. J.-H. Rosny, *Une Fête anthropophagique*
 - 6/7. Fernand Mysor, *De la Terre d'autrefois à la Terre de demain*
 - 8/9. Guy de Téraumont, *Les Contes d'« Excelsior »*
 10. Juliette M., *Billiardville 2 : La suite ! / Agathe M., L'Homme préhistorique*
- 11/12. Anonyme, *Paris en 5839 (Songe) ou la Science-fiction condamnée par un tribunal en 1822* [Éd. revue]
- 13/14. Gaston de Pawlowski, *L'Horloger de Brooklyn*

Les Cahiers archéobibliographiques (Deuxième série)

1. Guy-Péron, *Poète chatnoiresque et utopiste*
 2. Olivier Diraison-Saylor, *Le Navigateur de l'à venir*
 3. Fabrice Mundzik, *Résurgences préhistoriques dans l'œuvre de J.-H. Rosny aîné (Étude)*
 4. Marcel Roland, *Microscopes et Télescopes* suivi de *Contes inédits des Temps futurs*
 5. Georges-Hector Mai, *Contes des Temps Futurs*
- n.c. Anthologie, *Les États-Unis d'Europe*
- n.c. Anthologie, *Nouvelles aventures de Don Quichotte*
- n.c. Anthologie, *Nouvelles aventures de Don Juan*
- n.c. Anthologie, *Farfouilles préhistoriques (Vestiges d'un monde antédiluvien)*
- n.c. Émile Abel Chizat, *Esthétique et Harmonie*
- n.c. Pierre de la Batut, *Contes*
- n.c. Jonas, *Europe's death*
- n.c. Maurice Level, *Considérations et autres contes d'anticipation*
- n.c. Robert Oudot, *Contes possibles*
- n.c. Robert Oudot, *Le Monde de l'Omni-Science* suivi de *Conversations avec le Philosophe polythéiste*
- n.c. Edgar Allan Poe, *Le Scarabée d'or* (Traduction de J.-H. Rosny)
- n.c. Maurice Renard, *Contes bizarres et inconnus*
- n.c. Marcel Roland, *Empreintes de la pré-humanité*
- n.c. Marcel Roland, *Déchéance de l'humanité*
- n.c. Michel Thivars, *Histoires invraisemblables*
- n.c. Théo Varlet, *Le Poète du « Cosmos »*

LES MULTIPLES AVATARS DE ROGER DÉVIGNE

Fabrice Mundzik

« À vingt ans, la barbe en pointe, il fut Georges-Hector Mai, grand bâtisseur de villes, révolté, généreux, lyrique, apôtre. Il est resté, le poil coupé, et redevenu Roger Dévigne, un bâtisseur de rêves », écrivait Henry-Jacques, à propos de notre auteur ¹.

Jean Marie Gustave Roger Dévigne est né le 11 septembre 1885 à Angoulême et décédé à Paris, le 28 octobre 1965 : « Sous une arcade de poils hirsutes, la petite flamme de l'œil veille derrière le binocle. Autre touffe de poils, sans point lumineux cette fois : c'est la barre sombre de la moustache. Et tout autour de ces deux taches noires l'ovale ocre de la figure hérissé d'innombrables points de barbe qui lui donnent l'air d'avoir été fabriqué avec du papier de verre à gros grains. Ajoutez à cela un premier aspect dur, bourru presque ². »

Roger Dévigne « a débuté dans le journalisme au *Radical* et aux *Nouvelles*. Plus tard, il collabora au *Gil Blas*, à *Paris-Journal*, à *L'Avenir*, puis à *La Dépêche de Toulouse*, dont il devint le secrétaire de la rédaction parisienne. Chef des services littéraires du *Quotidien*, il fut également le "billet-tiste" de *La République* sous le pseudonyme de Nicolas Lerouge. C'est lui qui créa [...] une page mensuelle intitulée La République des Arts phoniques, qui fut probablement une des premières grandes rubriques de "musique en conserve". Cette spécialisation lui valut, en 1932, d'être appelé par l'Université de Paris à la direction de son Musée de la Parole, et en 1938, lors de sa création, à la direction de la Phonothèque nationale ³. »

Ajoutons qu'il collabora aussi à *La Muse Française*, *Les Loups*, *Paris-Soir*, *L'Intransigeant*, *Le Petit Parisien*, *La Vache enragée*, etc. et qu'il fonda la *Foire aux Chimères*, les *Actes des Poètes* et *l'Encrier*. « Poète toujours, poète partout, et jusque dans ses fondations de revues, la Grande Malédiction est sur lui : il est Poète ⁴ ! » Poète ou rêveur, poète et rêveur, « deux forces

¹ Henry-Jacques, cité dans *Paris-soir* du 17 juin 1925.

² Gabriel Reuillard, « Roger Dévigne », in *Paris-Soir* du 5 mai 1924.

³ Anonyme, « Les Collaborateurs d'*Études de presse* », in *Études de presse* du 15 octobre 1951.

⁴ *id.*, « Médaillons », in *Les Proses* du 11 octobre 1910.

contraires l'habitent et se battent en lui : le sens aigu de la réalité et le goût passionné de la chimère. À laquelle cède-t-il ? À laquelle ne cède-t-il pas ⁵ ? »

Toujours est-il que Roger Dévigne est à l'origine de la sécession de L'île Saint-Louis : « L'île Saint-Louis s'est insurgée, hier, à la voix de notre spirituel confrère, le poète Roger Dévigne, et a proclamé son indépendance. Une Constituante, réunie sous les auspices de MM. Léon Rietor, conseiller municipal — et poète, lui aussi — a jeté les bases du nouvel État libre, qui aura un doge, d'autant plus imposant qu'il ne pèse pas moins de 240 livres, et un Conseil des Dix, hermétiquement masqué. [...] L'île Saint-Louis aura un ministre des finances, qui ne percevra que des impôts volontaires et facultatifs ; un ministre des P.T.T., qui aura le monopole des timbres de l'État libre et des émissions de T.S.F. ; un ministre des Menus-Plaisirs et des Fêtes ; un journal révolutionnaire : *le Sémaphore* ; une garde civique, en uniforme vert, et une rosière, qui prendra le titre de *Louissette* de l'île Saint-Louis. Longue vie et prospérité à la nouvelle République ⁶ ! »

Révolutionnaire ? Anarchiste ? Plutôt un esprit indépendant, qui ne refusa toutefois pas la Légion d'Honneur, ni le prix de poésie Jean Moréas pour son recueil de poèmes *Maisons sur la mer*.

Roger Dévigne était l'un des fondateurs de la Société d'Études Atlantéennes : « Son actuel président Roger Dévigne, la fonda avec quelques amis alors qu'il venait de publier *l'Atlantide* ⁷. Des savants, des astronomes adhèrent au mouvement ⁸. »

Il a aussi fondé la Société des Amis des fées : « Ce n'est certes pas d'hier que les poètes se sont intéressés aux fées, et on se souvient peut-être de cette Société des Amis des Fées que fonda, peu de temps après la guerre, le poète Roger Dévigne ⁹. » En 1919, il a d'ailleurs publié *Janot, le Jeune Homme aux Ailes d'Or*, aux Éditions "Le Livre" : « Janot naquit avec deux belles ailes d'or sur le dos. [...] Un jour, comme il se baignait, ses grandes

⁵ Gabriel Reuillard, « Roger Dévigne », *op. cit.*

⁶ Le Coq, « Un État dans l'état », in *Le Gaulois* du 12 juin 1924.

⁷ Il s'agit de *L'Atlantide, sixième partie du Monde*, paru en 1924.

⁸ Le Démon de Midi, « Autour de l'Atlantide », in *Le Siècle* du 29 décembre 1927

⁹ Henri Philippon, « La Féerie pourrait renaître, si... », in *L'Intransigeant* du 11 septembre 1932.

ailles. d'or se déroulèrent et Janot les aperçut dans le miroir de l'eau. Il prit son vol. Il allait connaître de merveilleuses aventures ¹⁰. »

Au cours de sa carrière, Roger Dévigne a utilisé de nombreux pseudonymes. Tout d'abord, Georges-Hector Mai : « Dévigne fut Georges-Hector Mai. Il y a, dans ce patronyme, de la vaillance et du printemps. Il n'est donc pas extraordinaire que ce poète explore le commerce au nom de la Beauté ¹¹. » Il signe de ce nom le recueil de poèmes, *Les Bâisseurs de villes*, paru chez Gastein Serge en 1910.

Ensuite, Le Grenadier, qu'il utilisa dans *Le Radical* ¹², puis Le Batelier : « Mes chers lecteurs et amis. Puisque, désormais, au rebours du dicton célèbre, le civil se recrute dans le militaire, le Grenadier dépose ses armes, son harnais et devient le Batelier. »

Il tenait aussi une rubrique dans *La République*, ainsi que nous l'avons vu, sous le pseudonyme Nicolas Lerouge.

Enfin, Jean Le Cocq, révélé par Norbert Gaulard sur le site *La Porte ouverte* ¹³ : « Le Mal-des-Enfants (Récit des Temps Futurs) », signé Jean Le Cocq, fut publié dans *Le Radical* des 13 et 14 août 1912. Les 7, 8, 10 et 11 juin 1913, ce même journal propose « L'Île Oubliée (Histoire des Temps Futurs) », de Georges-Hector Mai. Il s'agit de la même histoire, mais dans une version retravaillée.

Cette œuvre est pourtant plus ancienne que ce que nous pensions : avant ce « Récit des Temps Futurs » et cette « Histoire des Temps Futurs », Roger Dévigne a écrit trois « Contes des Temps Futurs » sous le nom Georges-Hector Mai : « Le Frisson des Campagnes », « Le Mal des Enfants » et « La Guerre des Poètes », respectivement dans *La Foire aux chismères* de décembre 1907, janvier/février 1908 et avril 1908 ! Ces contes sont les versions originelles, inconnues jusqu'alors. Nous vous proposons de les découvrir ci-après.

¹⁰ Jacques Patin, « Le Carnet du Bouquiniste », in *Le Figaro*, supplément littéraire du 14 mars 1925.

¹¹ Maurice Privat, « Le Marchand de beauté », in *Le Rappel* du 29 juillet 1920.

¹² *Le Radical* du 17 mai 1919 indique que son « collaborateur et ami le "Grenadier" [est] connu dans le siècle sous le nom de Roger Dévigne. »

¹³ <https://laporteouverte.me/2017/01/18/le-mal-des-enfants-recit-des-temps-futurs/>

LE FRISSON DES CAMPAGNES (CONTES DES TEMPS FUTURS)

Sur l'immense paysage de coteaux bleus, de moissons jaunes et de prairies d'émeraude, piqueté, de lieues en lieues, par les cubes minuscules des villages, un grand soleil fait longuement vibrer l'air sphérique, et d'énormes nuages ronds, ballonnés par les courants des hautes couches, traversent le ciel, en effleurant les coteaux boisés de l'horizon.

Seuls, dans la torpeur de midi, bourdonnent les insectes et sifflent les faulx. Des armées de culs-terreux, essaimées à travers les blés, fauchent le pain. Ils vont, silencieux et mécaniques ; et leur chair, d'un rouge d'ocre sur les braies bleues, les fait ressembler à des argiles frustes. L'automatisme mille fois séculaire a, chez eux, remplacé la pensée ; leurs fronts, comme ceux de leurs bêtes, ne savent plus regarder que la terre. Ils travaillent.

Mais, un pouvoir extérieur, analogue à l'instinct, dirige leurs volontés et semble s'y être substitué... L'horizon, pendant des kilomètres est luisant de la danse des faulx. Et ces hommes minuscules, aux mouvements coordonnés par un rythme dont ils n'ont pas conscience, évoquent les fourmis, qui se hâtent à leurs travaux poussées par des forces qu'elles subissent sans savoir et dont leurs « moi » ne sont que des éléments fractionnés.

Parfois, un gâs de batterie lance un bref appel répercuté de vallées en vallées. Puis le travail machinal recommence, jusqu'à l'heure du repas, près des étangs rectangulaires.

D'étranges nouvelles, pourtant, leur sont arrivées, ces derniers jours. Dans les villes, après de formidables conciliabules, les Syndicats ont décrété la révolte. Les riches et les pauvres, face à face, veillent, en armes.

Mais la passivité des rustres ne s'est pas émue. Hé ! qu'importe aux gens de la glèbe ces passions et ces souffrances ! Elles ne sont pas pour eux. Jadis, quand on les enrôlait encore dans l'armée, leurs aïeux ont tiré sur les hommes insurgés, devant les usines. Ils les associaient vaguement à ces errants farouches, terreurs des fermes, et que l'on traque, comme le loup, par les belles nuits sèches d'hiver.

Pourtant, aujourd'hui, les paysans ont la vague conscience que quelque chose de grand se passe, *là-bas*, dans la contrée aride qu'ils ne peuvent voir, l'immense terre grise et aplanie, sans moissons ni prés, encerclée de ponts, hérissée d'usines, rouge de fours, striée de rails, pendant d'innombrables lieues.

Et voici que du dernier horizon semble venir une rumeur.

Le sifflement des faulx ne s'est pas interrompu.

Seul, un des maires-laboureurs, le plus vieux le plus riche en terres, s'est redressé un peu, a écouté, puis conclu d'une voix indifférente et grasse :

— Hé, hé ! Ça pourrait aller mal, là-bas !

Et les dos courbés les plus proches ont approuvé avec déférence.

Et, peu à peu, la *chose* parut grandir. L'horizon sembla s'ensoleiller davantage, comme si un immense incendie léchait la convexité invisible du monde.

À l'heure du manger, on causa un peu, près des étangs et des sources, à l'ombre odorante des haies.

— Ces *gens-là* ne seront jamais satisfaits.

— Ce sont des lâches, qui ont fui nos bonnes campagnes depuis des cent et des cent ans !

— Ce qu'ils veulent ? se faire des rentes en nous tondant la laine. — Allez, allez ? De quelque façon que cela tourne, c'est toujours le paysan qui paiera les pots.

Tous approuvèrent en mastiquant lourdement, et revinrent à la besogne.

Cependant, une inanalysable angoisse semble avoir oppressé le clair paysage. Les choses ont cette torpeur électrisée, comme si un lointain orage allait venir.

Les paysans fauchent. Mais leur labeur n'a plus son automatique régularité. De temps à autre, les vieux échangent des réflexions lentes. Et les jeunes parfois se dressent et regardent, la main en abat-jour sur les sourcils gouttant de sueur.

Plus tard, les femmes, qui retournaient aux villages avant les hommes, pour la soupe, s'arrêtèrent tout en haut de la montée, au point où la route, à pic sur les vallées, semble un tremplin vers le vide de l'azur. Dans cette minute, sans doute, elles durent *voir*. Leurs yeux animaux s'illuminèrent aux reflets des flammes géantes que les hommes devinaient enfin, d'en bas : car le soir approchait et l'orient restait plein de lumières.

Elles s'étaient arrêtées. Elles regardaient éperdument. Pour la première fois, un sentiment confus d'angoisse, de pitié et de peur éleva leurs consciences jusqu'à l'humanité. Et, se retournant vers les hommes des moissons dont les têtes dressées au ras des blés les interrogeaient, agitant leurs mains noires et crevassées comme leur terre chérie, elles hurlèrent :

— Les villes brûlent ! Les villes brûlent !

Les paysans ne s'épurent pas de suite. Un vague frisson, malgré tout, hoola dans les poitrines arquées. Des bras s'arrêtèrent. On se concerta.

— Ils peuvent se tuer, s'ils veulent.

— Oui, mais que va-t-il arriver pour nous ?

— Il serait bon de retourner aux villages.

— S'ils allaient venir dans les moissons !...

Il y eut une pause. Tout cela les contraignait à penser plus que de coutume. Leur pensée, pourtant ne s'éleva pas encore au-dessus de leur vie.

— Qu'ils viennent, dit un vieux. Nous les attendrons.

« Ils ! » — Les laboureurs ne savaient pas qui c'étaient, ces « Ils ». Mais, toute la haine des ruraux contre les Intrus, et cette férocité ancienne qui fit flamber les châteaux du XVIII^e siècle, et aussi ce souffle de la Grande Peur révolutionnaire, passa sur la moisson des faux comme le vent sur la mer des épis. Et les fers en demi-lune s'agitèrent aux poings frissonnants, avant de danser à nouveau sur le sol.

D'ailleurs, le travail cessait insensiblement avant la fin de la journée, quelques charrettes, pesamment chargées de meules jaunes, s'ébranlaient en grinçant, aux claquements des fouets...

Et voici qu'une rumeur grandissante gronda au plus haut de la route. C'était, comme une fuite lointaine de bœufs, comme le martèlement sans rythme d'une panique désespérée. Quelle était donc la chose monstrueuse qui allait se ruer aux marges de l'horizon ?

Les laboureurs, de tous leurs yeux, regardaient, les mains appuyées sur la manivelle luisante des bois de faux.

Alors, au bord du soir qui venait, apparurent les premiers fuyards, quelques ouvriers sanglants, haillonneux, et qui portaient des fusils. Muets, les dents serrées, ils dévalaient en soufflant.

Les paysans se groupèrent.

Et la fuite épouvantable s'accrut, galopade multipliée d'êtres sombres, au masque roidi où luisaient des yeux révoltés d'effroi et de fureur. Des femmes, parmi eux, aux seins blafards crevant les corsages déchirés, brandissaient des drapeaux noirs. Certaines étaient toutes nues, (après quelle indescriptible catastrophe ?) et des éclaboussures de sang ocellaient leurs cuisses longues et blanches qui dessinaient les angles rapides de leur course sur le fond sombre des haillons.